

Paris, le 2 septembre 1792.

[...]

Le peuple est levé, le peuple terrible dans sa fureur venge les crimes de trois ans des plus lâches trahisons ! Oh , mon ami ! Je me réfugie dans vos bras, pour verser un torrent de larmes ; mais je crie avant tout : la France est sauvée ! Ces larmes, je les répands sur le sort de nos malheureux frères patriotes, tombés sous le fer des Prussiens. Verdun est assiégé et ne peut tenir que deux jours. La joie de nos féroces aristocrates contraste avec notre profonde affliction. Écoutez ; tremblez : le canon d'alarme tonne vers midi ; le tocsin sonne, la générale bat. On va, on vient dans les rues. Tout était dans la crise la plus violente ; des proclamations pathétiques de la municipalité fixaient l'attention du peuple et touchaient son cœur : « Volez au secours de vos frères ! Aux armes ; aux armes ! » Chacun s'empresse, court. Enfin, il part ce soir quarante mille hommes qui vont fondre sur les Prussiens, soit à Verdun, soit en avant, s'ils s'avancent. La fureur martiale qui a saisi tous les Parisiens est un prodige. Des pères de famille, des bourgeois, des troupes, des sans-culottes, tout part. Le peuple dit : nous laissons dans nos foyers nos femmes, nos enfants au milieu de nos ennemis, purgeons la terre de la liberté.

[...]

Les Autrichiens, les Prussiens seraient aux portes de Paris que je ne ferais point un pas en arrière. J'en crierais avec plus de sécurité : la victoire est à nous !

Rosalie Ducrolay Jullien de la Drôme. Journal d'une bourgeoise pendant la révolution (1791-1793).